

1

– Et pour le cercueil ?

– Je vous ai dit que Louis serait incinéré.

– J’avais compris, monsieur Lefrançois, répondit sèchement l’employé des pompes funèbres, froissé par le ton dur de son client.

Hubert Potvin s’accommodait pourtant assez bien du stress vécu par la famille des défunts. Il ne se formalisait pas de leurs sautes d’humeur fréquentes, de leurs crises d’angoisse et de larmes, mais il avait encore de la difficulté à composer avec l’insensibilité de certains parents, comme celui qu’il servait en ce moment. Malgré tout, il retrouva son aplomb rapidement en vrai professionnel qu’il était. Sachant son patron très pointilleux au chapitre du service à la clientèle, il ajouta, obséquieux, en époussetant la manche de son veston marine réglementaire :

– Votre frère sera incinéré tel que vous l’avez demandé. Mais pour le salon funéraire... Pour les parents, les amis qui viendront lui rendre un dernier hommage... Nous avons des modèles de cercueil très sobres que vous pouvez louer à d’excellents prix.

Louis le caméléon

– Les prix ne seront jamais assez bons pour justifier une dépense dont le rendement sur l’investissement est nul ! enchaîna son interlocuteur en tirant sur sa chemise manifestement trop juste pour lui. C’est réglé. Vous l’incinérerez, puis on exposera l’urne.

– Vous êtes un homme pratique, monsieur Lefrançois.

Hubert Potvin cherchait les mots qui flatteraient ce client de plus en plus haïssable.

– C’est tout à votre honneur.

– Mon frère conseillait les gens d’affaires. C’est ce qu’il aurait voulu.

Stéphane, jusque-là affalé sur sa chaise, se redressa d’un seul coup.

– Qu’est-ce que t’en sais de ce qu’il aurait voulu, p’pa ? Ça fait longtemps que tu ne lui parlais plus, à mon oncle.

– On s’est vus il y a deux mois, répliqua son père, décontenancé par l’agressivité subite avec laquelle son fils s’était exprimé.

– J’ai pas dit voir, j’ai dit parler !

– Tiens, le champion de la parole qui s’exprime ! répliqua du tac au tac Michel, incapable d’accepter que son garçon de seize ans lui fasse la leçon, cet ado à qui on devait tirer les vers du nez pour obtenir la plus petite réponse à une question, même insignifiante.

Michel regarda furtivement l'employé des pompes funèbres. À la fois gêné et fâché que cette conversation se passe devant un étranger, il esquissa un sourire en levant les yeux au ciel, une façon de dire : « Ah, ces pauvres ados ! Ce qu'ils peuvent être exaspérants pour nous les adultes qui en savons si long sur les relations humaines. » Après avoir attendu en vain un sourire complice du préposé, il se retourna vers son fils et lui dit sur un ton tranchant :

– Je connaissais mon frère. Pour lui, chaque cent devait rapporter. Il ne faisait jamais de dépense inutile.

Hubert Potvin, mal à l'aise d'être le témoin involontaire de cette prise de bec, n'avait aucune envie de se faire l'allié de monsieur Lefrançois. Toute sa sympathie allait à Stéphane, cet adolescent boutonneux au visage allongé couronné d'un épi hirsute, qu'il avait teint de couleur aubergine, et qui lui donnait l'air d'un ananas blet. Pressé d'en finir, l'employé profita du silence qui suivit pour expédier le choix de l'urne qui s'avéra sans surprise : la boîte en bois la moins chère du catalogue. Il finalisa les arrangements pour le service religieux. Cela aurait lieu le 15 juin à l'église Saint-Paul-de-la-Croix, dans le quartier Ahuntsic. Il relut à haute voix les termes du contrat, fit signer Michel Lefrançois et lui offrit une dernière fois ses condoléances. Il salua Stéphane visiblement ébranlé par le décès de son oncle et dit en lui serrant chaleureusement la main :

– Tout ira bien.

Jusque-là, Michel n'avait pas saisi l'impact qu'avait eu la mort de Louis sur son fils. Ce dernier, amorphe comme à l'accoutumée, l'air absent comme toujours, semblait surfer sur la vague du temps qui passe sans se rendre compte que l'océan s'était immobilisé et que la dernière lame venait de toucher le rivage.

Louis le caméléon

Lorsque Michel vit Stéphane tenter de refouler ses larmes en balbutiant des mots de remerciement à Hubert Potvin, il en fut d'abord surpris, puis terriblement ému. Il ne pouvait supporter de voir son garçon malheureux. À rager à longueur de journée contre l'apathie de son fils, il en avait oublié que ce dernier se débattait dans un magma d'émotions qu'il cachait en se murant dans un silence qui ressemblait à s'y méprendre à de l'indifférence. Lui-même n'utilisait-il pas aussi ce stratagème de l'insensibilité pour encaisser la mort de son frère ?

Michel effleura le bras de son fils. Il esquissa un geste pour entourer son épaule, mais il se ravisa au dernier instant de peur que Stéphane ne se cabre à cause de leur relation tendue.

– Tu veux aller prendre une bouchée quelque part ? dit-il plutôt, en espérant que son garçon ne repousse pas sa tentative de rapprochement.

– Ouais. J'ai faim.

– Évidemment ! T'es un gouffre sans fond, répondit Michel plus sèchement qu'il n'aurait voulu.

Stéphane fit un pas de côté pour ne plus sentir la main de son père sur son corps. Michel regarda furtivement Hubert Potvin qui détourna le regard faisant mine de s'intéresser aux documents posés sur le bureau. Il ajouta en y mettant une emphase inappropriée :

– C'est normal ! C'est normal ! Un jeune comme toi, en pleine croissance.

Stéphane ébaucha un sourire soumis tandis que Michel boutonnait son veston gris lui pétant sur le ventre.

Louis le caméléon

– Où veux-tu aller ? s’empressa-t-il d’ajouter pour masquer le malaise qui s’était installé dans la pièce.

– Sur Saint-Denis ? suggéra Stéphane tout en questionnant son père sur la pertinence de son choix.

Michel faillit lui dire qu’il détestait le Plateau parce qu’on n’y trouvait jamais d’espace pour se garer, mais il eut la bonne idée de s’abstenir. Pour une fois qu’il sortait avec son fils, il n’allait tout de même pas risquer de tout gâcher pour des considérations aussi triviales.

– Allons-y.

* *
*

– Comment est la tarte à la noix de coco aujourd’hui ?

– Délicieuse, comme toujours.

– Et les autres desserts ?

– Très bons aussi. La crème brûlée est particulièrement réussie ce midi.

– Hum...

Le client tirait sur sa moustache en parcourant à nouveau le menu des yeux.

– Ça ferait changement...

– Certainement, renchérit Anne.

Afin d'accélérer le service, elle ajouta :

- Alors, on y va pour la crème brûlée ?
- Euh... oui, avait-il fini par répondre au bout d'interminables secondes.

Quand la serveuse tourna les talons, elle entendit derrière son dos : « Non, non. Je vais prendre la tarte, en fin de compte. » Elle esquissa un sourire, fit un signe de la main pour montrer qu'elle avait compris et se dirigea vers les cuisines en se disant : « Je l'aurais parié. »

Assise au fond du bistro, Anne se remémorait ce client qui allait devenir un très bon ami au fil du temps. C'est un automne pluvieux et particulièrement glacial qui l'avait amené dans ce restaurant où elle travaillait, angle Saint-Denis et Marie-Anne. Cela faisait bien un quart d'heure qu'il attendait dehors, devant la porte. Il scrutait les voitures qui passaient et dévisageait les gens qui marchaient d'un pas rapide tout en jetant régulièrement un œil à sa montre. Il devait être dix-neuf heures. Transi, il avait fini par s'en aller pour revenir aussitôt se coller le nez contre la vitrine. Il avait entrouvert la porte, hésité, puis s'était engouffré à l'intérieur en regardant par terre. Il choisit une table au fond du resto avant de se raviser et de s'installer contre le mur, juste à côté du comptoir. Il ôta son imper, le secoua fortement, puis le déposa minutieusement sur la chaise devant lui. Il jeta un coup d'œil circulaire et prit enfin la décision d'aller s'asseoir près de la fenêtre, sans doute pour voir si la personne qui lui avait fait faux bond ne finirait pas par se pointer.

Le bistro étant presque vide, Anne avait eu tout le loisir de l'examiner. Le dos légèrement voûté, les épaules rentrées, il lissait régulièrement sa moustache qu'il avait fine et clairsemée. Ses cheveux bruns ondulés coupés courts et son

visage ovale en faisaient un homme quelconque, ce genre de personne qui passe inaperçue dans la foule. Un détail pourtant l'avait rendu sympathique à ses yeux. Il portait des lunettes rondes métalliques qui lui donnaient un air intellectuel qui plaisait bien à la serveuse. C'est peut-être pour cette raison qu'Anne avait pris également le temps d'étudier le comportement de cet homme, manifestement irrésolu. Il avait pris un temps fou à consulter le menu et, lorsque son repas était arrivé, il semblait déçu.

– Quelque chose ne va pas ? demanda Anne.

– Je pensais avoir affaire à un saumon grillé. Il est poché.

– Ah ! Pourtant c'est bien écrit poché... Regardez ! dit-elle en lui tendant le menu qu'elle avait sous le bras.

– Je vois, répondit-il, l'air penaud. C'est ma faute.

– Je peux reprendre votre assiette. Mieux vaut ne pas avoir « affaire » à un poisson dont la tête ne nous revient pas. N'est-ce pas ? Choisissez autre chose, avait-elle suggéré en souriant.

– Non, non. Ça va aller.

À la fin du repas, elle avait insisté pour qu'il prenne un dessert. « Compliments de la maison ! » avait-elle décrété sans que le patron en sache rien. Elle avait dû expliquer en détail en quoi consistaient ces sacrées douceurs et attendre un long moment avant qu'il ne fixe son choix. La tarte à la noix de coco avait fini par l'emporter. « Pour créer l'illusion de me retrouver dans les Antilles », avait-il précisé en lorgnant la fenêtre dégoulinante de pluie et de frimas. Sûrement qu'il adorait la mer et les îles car chaque fois qu'il viendrait au

bistro par la suite, en moyenne deux fois par semaine, il prendrait toujours cette tarte. Louis, c'était son prénom, ne démordait jamais de son habitude, à tel point qu'Anne l'avait affectueusement surnommé Coconut.

Elle aimait cette fidélité, même envers une tarte. Cela la reposait d'elle-même et de sa relation avec Benoît. Avec Coconut, on pouvait à nouveau croire à la pérennité des choses, aux habitudes sécurisantes, aux rituels réconfortants. C'est probablement pourquoi elle accepta qu'il la reconduise chez elle, un mois plus tard. Il était vingt heures environ. Il neigeait. La toute première neige de la saison. Ils étaient sortis en même temps du resto. Elle en chaussures et en imper. Lui en paletot d'hiver, bottes aux pieds.

– Où se trouve votre voiture ? lui avait-il demandé, inquiet.

– Je n'en ai pas. J'habite sur Boyer, à dix minutes d'ici.

– C'est juste assez de temps pour arriver toute mouillée à la maison. Si vous le voulez, je vous dépose.

Elle avait accepté illico, sans la moindre appréhension. Un maniaque de la tarte à la noix de coco ne saurait être bien dangereux. Elle lui avait même offert un café en arrivant à destination.

– Je ne veux pas vous déranger, avait-il répondu, intimidé.

– Vous ne me dérangez pas du tout. Mon *chum* devrait arriver d'ici une demi-heure. On l'attendra ensemble.

Il avait paru soulagé d'apprendre qu'Anne avait un copain et c'est avec plaisir qu'il avait accepté l'invitation.

Louis le caméléon

Cette conversation avait eu lieu deux ans et demi plus tôt. Et voilà que Coconut venait de mourir d'un cancer généralisé. Quarante ans. Recroquevillée sur sa chaise au fond du bistro, Anne murmura pour une énième fois :

– Je n'arrive pas à le croire.

– Anne, à qui tu parles ? lui demanda Francine, une collègue de travail.

– À personne.

– T'aurais intérêt à parler à des clients. La terrasse est bondée et ta pause est terminée depuis longtemps.

– Désolée. J'étais ailleurs.

– Avec ton Coconut ? devina Francine, soudain plus conciliante.

Anne se leva en hochant la tête. Elle secoua sa crinière noire bouclée, replaça le tablier blanc ceinturant ses hanches étroites et sortit sur la terrasse en cette journée autrement belle et douce. Elle s'approcha d'une table. Un ado, il ne devait pas avoir plus de seize ou dix-sept ans, regardait le spectacle de la rue en silence. Un homme dans la quarantaine, probablement son père, consultait le menu. En apercevant la serveuse, ce dernier s'exclama :

– Enfin, quelqu'un !

Anne rougit :

– Désolée. Nous sommes débordés.

Louis le caméléon

– C'est pas grave. On n'est pas pressés, dit Stéphane en jetant un coup d'œil excédé à son père après avoir lorgné le chemisier entrouvert de la serveuse.

– Vous avez fait votre choix ?

– Plusieurs fois, oui, ne put s'empêcher de décocher Michel sur un ton cassant, douloureusement efficace comme un uppercut dans l'estomac. Votre tarte à la noix de coco, elle est fraîche ?

– Il n'en reste plus.

Pas question de lui servir de cette tarte qu'il ne méritait pas.

– Bon. Gâteau au chocolat, alors. Avec un café.

– Pour moi, une tarte aux pommes et un grand verre de lait.

– Ce sera long ? demanda sèchement Michel qui regardait l'heure en se demandant s'il avait mis assez d'argent dans son parcomètre.

Anne fit un sourire crispé avec un signe de tête négatif et quitta la table rapidement en se demandant à qui cet homme détestable lui faisait penser.

– T'en fais pas pour le parco, p'pa. J'irai remettre de l'argent si on reste ici plus longtemps.

Cette considération de Stéphane remet Michel sur la bonne voie ; celle d'une relation plus harmonieuse entre un père et son fils.

Louis le caméléon

– De quoi il est mort, mon oncle ?

– Je n’ai pas regardé le rapport de l’hôpital.

Michel passa la main sur son crâne pelé en enviant en silence la tignasse de son fils malgré son hideuse couleur violacée.

– Mais d’après moi, c’est le sida.

– Le sida ? Louis n’était pas gai !

– Qu’est-ce que t’en sais ?

Michel cachait mal sa nervosité.

– Et toi ? rétorqua Stéphane, agressivement incrédule.

– Depuis sa séparation d’avec Isabelle, il n’a jamais eu de blonde, répondit son père qui s’était calmé.

Il ôta son veston qu’il installa soigneusement sur le dossier de la chaise en se contorsionnant. Un bouton de chemise céda sous la pression. Michel le récupéra et le mit dans sa poche. Puis, il ajouta en tentant de cacher la peau qui débordait du vêtement éventré :

– Trois ans, c’est long si on est normalement constitué ! Je trouve ça suspect.

– Il t’a pas présenté de blonde. Il t’en a pas parlé non plus. Ça veut pas dire qu’il en avait pas.

Stéphane triturait son t-shirt noir sur lequel était inscrit en lettres blanches, *cool, man*.

Louis le caméléon

– Vous étiez à couteaux tirés !

– Il était tellement maigre la dernière fois que je l’ai vu...

Michel développait son idée, les yeux dans le vague, comme si son fils n’avait jamais rien dit.

– Ça ne peut pas être autre chose.

D’aussi loin qu’il s’en souvenait, Louis avait toujours été mince et lui, dodu. Enfants, la plus grande insulte qu’ils pouvaient se lancer l’un l’autre avait rapport à leur poids respectif. Michel traitait son frère cadet d’échalote tandis que Louis rétorquait immanquablement qu’il n’était qu’un hippopotame. Ces injures fusaient le plus souvent autour de la table pendant le repas du soir en famille. La querelle se terminait toujours par un *Ça suffit !* crié par l’un des parents, suivi de *Vous êtes beaux tous les deux tels que vous êtes.*

Cela faisait bien longtemps que Michel n’avait pas visité ce souvenir. Il glissait dans son esprit comme de la soie sur la peau d’un melon. C’était à la fois doux et raboteux, exactement à l’image des relations que les deux frères avaient entretenues. Et le temps n’avait pas changé la donne. Michel était devenu un hippopotame adulte rarement sur la même longueur d’onde que son frère Louis, une échalote à maturité. Une échalote, oui. Mais un homme maigre, presque décharné, jamais !

– De toute façon, pas nécessaire d’être gai pour mourir du sida, chuchota Michel qui croisa le regard de son fils au moment où il remettait les pieds dans le présent.

– C’est la seule preuve que t’as à m’apporter ? demanda Stéphane, incrédule.

Louis le caméléon

– On ne peut pas avoir laissé aller une femme comme Isabelle sans qu’il y ait anguille sous roche, rétorqua Michel à court d’arguments.

Stéphane se cabra.

– Reviens-en, d’Isabelle ! dit-il, tandis qu’Anne déposait les desserts et les breuvages sur la table.

Elle eut juste le temps d’entendre : « Change de ton ! » avant de déguerpir. Son quart était terminé. Elle se dépêcha d’enlever son tablier, son chemisier blanc et sa jupe noire de serveuse dans les toilettes réservées aux employés, pour enfiler une robe à volants couleur sable et tête de nègre, s’harmonisant parfaitement à ses yeux noisette et à sa chevelure d’ébène. Elle mit un peu de rouge sur ses pommettes sail-lantes et un soupçon de rose sur ses lèvres charnues. Ensuite, elle aspergea son cou d’une eau de toilette au muguet des bois et sortit en courant. Enfin libre. Benoît l’attendait au coin de la rue.

– T’es venu me chercher ?

Anne, à la fois étonnée et ravie de la présence de son copain, l’embrassa furtivement sur les lèvres.

– En quel honneur ?

– Je me suis dit que ce serait agréable de manger à une terrasse, loin d’ici.

Préoccupé par le bien-être de sa compagne, il ajouta :

– Ça te changera les idées.

Louis le caméléon

– Et les tiennes ?

Benoît sourit.

– Les miennes aussi.

Une fois de plus, il admirait intérieurement la sagacité de son amie. Son pouvoir de pénétration l'avait conquis dès leur première rencontre et il ne s'était jamais démenti par la suite.

– C'est vrai que je pense beaucoup à Louis. Il était d'abord ton ami, mais je l'aimais bien, tu sais.

Anne colla son corps sur celui de Benoît, grimpa sur ses chaussures – elle mesurait un mètre soixante-cinq et lui plus d'un mètre quatre-vingt – et l'embrassa en prenant soin de bien écraser les orteils de son ami. Ce dernier rouspéta pour la forme en enlaçant sa compagne. Ils restèrent ainsi un bon moment. Anne fut la première à se dégager de l'étreinte.

– Et si on allait manger de l'antillais ? dit-elle, sourire en coin. Un poulet au lait de coco, ça te dirait ?

– Suivi d'une tarte à la noix de coco grillée ? Je suis d'accord, répondit Benoît, l'œil rieur.

Ils partirent donc tous les trois bras dessus, bras dessous, Anne, Benoît et le fantôme de Coconut, célébrer les Antilles, la noix de coco et la vie qui, malgré tout, persiste et signe.